

LES ILLUSTRATIONS MILITAIRES,

DE L'ARRONDISSEMENT D'AVALLON.

Une imposante solennité réunissait à Avallon le 22 septembre 1844, un concours nombreux de citoyens. Il s'agissait d'inaugurer dans la grande salle de l'hôtel-de-ville le portrait du Roi et ceux des trois grandes célébrités militaires de l'arrondissement, savoir : le maréchal de Vauban, le maréchal Davoust et le lieutenant-général Habert. M. Philippe Dupin, député d'Avallon, a prononcé, à cette occasion, un discours qui, non-seulement par les considérations élevées qui y brillent, mais encore par les curieux documents historiques qui y abondent, sort tout-à-fait du cercle des discours de circonstance et mérite d'être lu et conservé par tous ceux qui s'intéressent à notre gloire nationale. C'est à ce titre que nous avons cru devoir le publier dans notre Annuaire dont la spécialité admet tous les travaux qui ont pour objet d'éclairer les diverses branches de l'histoire et de la statistique du département.

Des voix prévenues ou mécontentes vont répétant chaque jour que notre siècle, exclusivement voué au culte des intérêts matériels, voit s'affaïsser les nobles instincts et les sentiments élevés qui font la dignité de l'homme et la grandeur des nations. A entendre ces détracteurs du temps présent, nos fronts courbés vers la terre ne savent plus se relever vers le ciel ; le devoir a cessé de régner sur nos cœurs, le culte du beau s'efface, la passion de la gloire s'éteint, l'amour sacré de la patrie a perdu son empire, la source des dévouements sublimes est tarie, tout se dessèche enfin sous le souffle brûlant d'un égoïsme universel.

Et, il faut le dire, ces accusations d'un pessimisme inquiet trouvent mille échos, ou dans la légèreté qui croit sans examen, ou dans la vanité qui pense se grandir par la fierté de ses dédains et par l'âpreté de ses censures, ou dans l'esprit de parti qui ne sait que redire les consignes qu'il a reçues.

De quel que part qu'elles viennent, Messieurs, n'écoutons point ces

voix sinistres qui semblent se complaire à proclamer la décadence morale de notre belle France : ne nous rendons point leurs complices.

Non, le dévouement à la patrie n'est pas mort dans les cœurs français. J'en atteste les héroïques travaux de cette armée d'Afrique, que la mobilité d'un insaisissable ennemi n'a pu surprendre, que le nombre n'a pu écraser, que l'ardeur dévorante d'un climat plus meurtrier que les champs de bataille n'a pu abattre. J'en atteste la valeur chevaleresque et le noble patriotisme de ces jeunes princes, qui ne voient dans leur haute naissance que la prérogative de se placer les premiers partout où il y a un péril à braver et une palme à cueillir.

Non, le sentiment moral ne s'oblitére point chez nous. J'en prends à témoin les efforts faits pour répandre dans toutes les classes les bienfaits d'une instruction moralisatrice ; ces asiles ouverts au repentir des coupables et à l'amélioration des consciences malades ; ces temples partout restaurés par l'état, partout remplis par l'impulsion du sentiment religieux dont l'intolérance seule pourrait ralentir le progrès.

Non, le culte du beau n'est pas éteint. Voyez la perfection de nos arts et toutes les élégances de notre civilisation.

Non, l'amour de la gloire n'est point desséché dans nos âmes. J'en ai pour preuves les travaux de nos écrivains, de nos savants, de nos orateurs.

La France est toujours à la tête du mouvement qui entraîne les sociétés modernes ; sa littérature, ses arts, ses corps scientifiques dirigent encore l'intelligence humaine ; son drapeau n'a pas cessé d'être aux yeux des peuples l'arc-en-ciel de la liberté et de la civilisation.

Bien loin de languir dans une indifférence coupable pour tout ce qui est grand, beau, utile, jamais elle ne se montra plus enthousiaste de la gloire de ses enfants, plus soucieuse de recueillir leurs titres, plus empressée d'honorer leur mémoire. Partout se déploie un culte touchant et profond pour le souvenir des grands citoyens qui ont conquis par leur génie, leurs travaux ou leur vertu cette éternité humaine qu'on appelle la gloire. Cette religion, qui n'a point d'incrédule, leur dresse partout des autels, et partout fait brûler l'encens en leur honneur.

Ainsi, tandis que le Roi a fait du palais féérique, que créa l'un de ses plus illustres aïeux, le sanctuaire où rayonnent en faisceau toutes les gloires nationales, les provinces, les départements, les villes demandent au marbre, à l'airain, à la peinture de faire revivre dans leur sein ceux qui les ont illustrés par leur naissance ou par leur vie. Strasbourg a récemment élevé un monument à Guttemberg, l'inventeur de l'imprimerie, cet impérissable flambeau des sciences, des

lettres et des arts. La grande et sévère figure de Corneille orne sa ville natale. Une trop tardive statue a réparé les injustices du passé envers le dieu de notre littérature dramatique, l'immortel auteur dont le burin a marqué au front les hypocrites de tous les siècles. Au moment où je parle, Dieppe salue dans Duquesne le génie de la marine française. La piété honore, aux pieds de Fénelon et de Cheverus, la religion vraiment évangélique qui ne sait ni calomnier, ni maudire, mais seulement prier, bénir et soulager. Une femme seule semblait pouvoir exprimer le chaste et sublime dévouement de la vierge inspirée qui sauva la France sous Charles VII : le marbre reproduisit sa pure image sous les mains d'une princesse qui avait le sentiment élevé de la vertu, de la gloire et des arts. Les hommes qui n'ont pas brillé de l'éclat du génie, mais qui ont eu le mérite des services utiles, ne sont pas mis en oubli : Parmentier, à qui l'on doit la culture de cette plante appelée le pain du pauvre, Dombasle, dont les travaux servirent l'agriculture, auront leur strophe dans ces hymnes de la reconnaissance publique. Je ne finirais pas, si je voulais indiquer tous les trophées élevés de nos jours ; car, ainsi que l'a dit Grotius, « Dans ce royaume de France, le plus beau de tous après le royaume du ciel, il n'y a pas un coin de terre où n'ait germé comme un glorieux épi la mémoire d'un de ces élus de la destinée qui portent au front le sceau lumineux du génie. »

Les rives de l'Yonne ne sont pas restées en dehors de ce mouvement. Le chef-lieu de ce département prépare un monument à Fourrier, qui honora l'administration et les sciences ; et vous avez eu le patriotique désir d'ornez cette enceinte de l'image des hommes qui ont glorifié votre ville et votre province, et d'y joindre celle du Roi qui appartient à la France entière.

Heureux de m'associer à cette pensée, je dois à la bonté du Roi et à M. le ministre de l'intérieur d'avoir pu en réaliser l'exécution et commencer ce musée patriotique qui sans doute recevra plus d'un accroissement.

Et maintenant, que nous avons donné à cette solennité la signification nationale qui lui appartient, permettez-moi de vous dire quelques mots de ceux auxquels ce jour apporte nos hommages, et que je puis appeler les héros de cette fête.

Ils représentent ici trois grandes époques de notre histoire : le siècle de Louis XIV, l'ère napoléonienne, la révolution de juillet et la dynastie qu'elle a fondée.

Je suivrai l'ordre des temps plutôt que celui de nos respects et de

nos affections. Il se prête le plus au développement naturel des faits, et laisse le mieux chacun dans le point de vue qui lui appartient.

VAUBAN.

Le siècle de Louis XIV ! que de grandeur, que de gloires ce peu de mots rappellent !

Et pourtant Louis XIV n'avait pas ce génie puissant qui suffirait à une haute illustration personnelle ; mais il était doué d'une élévation d'âme, d'une fierté de sentiments, d'une noblesse de pensées, qui étaient presque du génie, et qui le rendaient digne de commander à une grande nation. La royauté semblait sa destinée. Il avait l'instinct des belles choses, et savait les inspirer aux autres. Il excellait à choisir et à classer les hommes de valeur, et la nature les prodigua à son règne avec une profusion qu'elle n'accorda à aucun autre siècle. Comme il favorisait toute gloire, toute gloire semblait lui revenir. C'était le centre où venaient aboutir les rayons de cette vaste auréole qui l'entourait, et ce fut par là qu'il put écrire autour de son soleil cette splendide devise, *nec pluribus impar*. Il paraissait l'Apollon du Parnasse français, le Mars qui enflammait ses guerriers, et l'on ne peut regarder comme une usurpation qu'il ait imprimé son nom à son siècle.

Un orateur chrétien (1) a rassemblé les principaux traits de cette gloire, et en a composé un tableau dont la simplicité n'exclut pas la magnificence. Permettez-moi de le mettre sous vos yeux ; car il est en harmonie avec la solennité de ce jour, et il est fait pour exciter le juste orgueil de la France : « Ce monarque, dit-il, eut à la tête de ses » armées Turenne, Condé, Luxembourg, Catinat, Créqui, Boufflers, » Montesquiou ; Vendôme et Villars. Châteaurenault, Duquesne, Tour- » ville, Duguay-Trouin commandaient ses escadres. Colbert, Louvois, » Torcy étaient appelés à ses conseils. Bossuet, Bourdaloue, Massillon » lui annonçaient ses devoirs. Son premier sénat avait Molé et Lamoi- » gnon pour chefs, Talon et d'Aguesseau pour organes. *Vauban forti-* » *fait ses citadelles* ; Riquet creusait ses canaux ; Perrault et Mansard » construisaient ses palais ; Puget, Girardon, Le Poussin, Le Sueur » et Lebrun les embellissaient ; Le Nôtre dessinait ses jardins ; Cor- » neille, Racine, Molière, Quinault, La Fontaine, La Bruyère,

(1) L'abbé Maury.

» Boileau éclairaient sa raison et amusaient ses loisirs; Montausier,
 » Bossuet, Beauvilliers, Fénelon, Huet, Fléchier, l'abbé de Fleury
 » élevaient ses enfants. C'est avec cet auguste cortège de génies im-
 » mortels que Louis XIV, appuyé sur tous ces grands hommes, qu'il
 » sut mettre et conserver à leur place, se présente aux regards de la
 » postérité. »

L'ingénieur et profond architecte de nos forteresses, Vauban, est nommé dans cette riche nomenclature de grands hommes, et Vauban en était digne par son génie, par ses vertus, par ses services.

Que vous dirai-je de lui que vous ne sachiez déjà?

Leprestre de Vauban naquit à Saint-Léger-de-Foucheret, dans la circonscription actuelle de votre arrondissement, et sur les confins de cette province du Morvan dont vous êtes la limite.

C'est pour ainsi dire à vos portes, c'est à Semur, que son enfance privée de l'appui de ses parents, et presque délaissée, fut recueillie par le prieur de Saint-Jean, M. Defontaines, qui ébaucha son éducation et lui enseigna les premiers éléments d'une science qu'il devait mettre à si grand profit pour la France, la géométrie.

Les molles éducations énervent les corps et les âmes; une enfance éprouvée par le travail et la rudesse des exercices fait les hommes d'une trempe vigoureuse.

Élevé avec des compagnons rustiques, partageant leurs jeux et quelquefois leurs travaux, franchissant les montagnes dans ses courses, Vauban acquit l'agilité et la force qui conviennent à la vie militaire.

Cette éducation de la campagne lui donna aussi cette mâle franchise que la recherche des cours appelle de la rudesse. Enfin elle exerça une autre influence sur sa vie, et ne fut point stérile pour sa gloire. Ayant passé ses premières années au sein d'une population livrée à une vie laborieuse et pénible, il vit de près les misères du peuple et les abus qui alors dévoraient sa substance. Il lui en resta une sainte commisération, une honorable sympathie, qui plus tard inspirèrent quelques-uns de ses écrits et honorèrent à la fois son caractère et sa plume.

A dix-sept ans, l'élève du prieur de Semur, adolescent réfléchi, mais pourvu de peu de science, végétait encore dans son obscure retraite. Toutefois le souvenir de son père, vieux gentilhomme mort au service, l'exemple de ses oncles, de ses frères, de onze de ses parents qui étaient sous les armes, parlaient à son imagination guerrière; et puis, sans doute aussi, cet appel intérieur qui est le premier

symptôme des grandes prédestinations de la nature lui faisait entendre sa voix impérieuse.

Un nom qui avait déjà un grand retentissement, celui du prince de Condé, remplissait ses rêves. Malheureusement le héros de Rocroy et de Fribourg combattait alors contre sa patrie et contre son roi. Seul, à dix-sept ans, ne prenant conseil que de lui-même, Vauban gagne à pied l'armée espagnole, va offrir ses services au héros qui a conquis son admiration, et place aussi dans son histoire une page qu'il lui faudra déchirer ; mais sa jeunesse, son isolement et l'ascendant du nom de Condé font son excuse.

Il est admis au service comme cadet. Bientôt il conquiert par un acte éclatant de bravoure le grade d'enseigne.

Un hasard heureux le ramène sous les drapeaux français. Tombé dans une embuscade, il est fait prisonnier et conduit au cardinal Mazarin, qui l'interroge, le devine et le donne à Louis XIV, comme plus tard il lui donna Colbert. Une lieutenance est offerte au jeune enseigne, et désormais ses services sont acquis à la France.

Au lieu de guerroyer avec l'insouciance assez ordinaire aux gentilshommes de cette époque, Vauban réfléchit profondément sur les diverses parties de l'art de la guerre ; il porta surtout ses études sur l'attaque et la défense des places.

Sa vocation s'était révélée au siège de Clermont. C'est là qu'il se sentit appelé à cultiver et à régénérer l'art dans lequel il n'eut point d'égal.

« Les travaux des fortifications, dit un de ses historiens, souriaient » à son génie, et les dangers des sièges plaisaient à son courage. »

C'est aussi à Clermont qu'il reçut plus tard le brevet d'ingénieur, objet de tous ses vœux.

Dès ce moment s'ouvre devant Vauban la plus vaste et la plus retentissante carrière ; Versailles et l'Europe ont les yeux sur lui ; son nom se retrouve à presque toutes les pages de notre histoire militaire ; les généraux le demandent à l'envi ; les ministres se le disputent ; volant de combats en combats, de sièges en sièges, de travaux en travaux, de découvertes en découvertes, il déploie une activité surhumaine, et sa vie n'est plus désormais qu'un incessant et glorieux va-et-vient entre l'art de créer et celui de détruire. Il démolit les fortresses de l'ennemi ; il édifie celles de la France. Il est tour à tour l'épée pour l'attaque, le bouclier pour la défense. Il ne se fait pas un plan de campagne qu'on ne le consulte, pas une attaque qu'il ne la dirige, pas une forteresse qu'il n'en dessine les plans. La fortune militaire du pays semble attachée à son génie. — « Je ne saurais finir (lui

« écrivait Louis XIV), sans vous recommander absolument de vous » conserver pour le bien de mon service. » — « Dieu nous le conserve (écrivait l'un des généraux qui commandaient au siège de Philipsbourg), car il n'y a que lui capable d'approcher une place comme celle-ci. » — Et le roi et Louvois allaient jusqu'à demander à ses chefs d'employer au besoin leur autorité pour l'empêcher de conduire lui-même la tranchée (1).

Vous n'attendez pas d'une plume étrangère aux choses de la guerre, l'énumération des immenses travaux de cette vie si active et si pleine. Qu'il me suffise de vous redire, comme résumé, ce prodigieux état de services que lui a dressé l'histoire, et qui mériterait d'être écrit en lettres d'or dans nos fastes militaires : Vauban a construit trente-trois places ou forteresses nouvelles; trois cents places ou forteresses anciennes ont été réparées ou augmentées sur ses plans; il a conduit cinquante-trois sièges, et s'est trouvé à cent quarante combats ! Ne semble-t-il pas qu'il y ait dans ces travaux herculéens de l'occupation et de la gloire pour dix existences?... Et pourtant ce n'est pas Vauban tout entier !

Son génie ne se bornait pas aux travaux pratiques de la guerre; il déposa dans de savants écrits la théorie de son art, les règles des fortifications, celles de l'attaque et de la défense des places. Dans d'autres mémoires que la postérité a recueillis, il a traité des plus importantes parties de l'administration militaire, signalé ses défauts, indiqué les remèdes, tracé des plans de réforme.

Ce n'est pas tout encore.

Si Vauban avait à cœur d'accomplir dignement ses missions de guerre, il ne perdait point de vue les exigences de la paix. Pendant qu'il donnait à la France cette puissante ceinture stratégique qui en faisait comme un camp retranché en face de l'Europe, il ne songeait pas moins au développement de sa richesse et de sa prospérité intérieures. Ainsi, cette vaste et lumineuse intelligence, toujours préoccupée des grands intérêts du royaume, nourrissait de fécondes pen-

(1) On peut juger de son intrépidité et de son sang-froid par le fait suivant. Au siège de Luxembourg, cette redoutable place, il s'avancait lui-même toutes les nuits jusqu'à la palissade, soutenu par des grenadiers couchés ventre à terre. A l'une de ces reconnaissances il s'aperçoit qu'il est découvert. Au lieu de se retirer, il fait signe de ne pas tirer aux ennemis qui le prennent pour un des leurs, et ils n'en doutent plus quand ils le voient s'avancer vers eux. Vauban sonde les glacis; cette opération faite, il revient à pas lents, et doit la vie à ce mélange de présence d'esprit et de témérité.

sées d'amélioration agricole, industrielle et commerciale. En effet, Vauban était l'homme de son siècle qui connaissait le mieux l'état du pays. Dans ses nombreux voyages il s'était soigneusement enquis de la force, des besoins et des ressources des populations. Pour arriver à ce but, il conférait avec les gouverneurs et les intendants, provoquait leur zèle, leur laissait des tableaux à remplir pour connaître le dénombrement des provinces, et préparait ainsi les éléments d'une statistique générale du royaume. Il avait recueilli une immense collection de faits et conçu une foule d'idées pour le bien public. Ses méditations s'étaient notamment arrêtées sur les moyens de faciliter et d'accroître la circulation et l'échange des produits. Sur les côtes il agrandissait les bassins maritimes, construisait des jetées, coupait des bancs de sable, assurait des manœuvres d'eau. A l'intérieur il portait ses regards sur les voies de communication, suivait le cours des rivières qu'il était possible de rendre navigables, démontrait la nécessité d'ouvrir des canaux, en traçait les plans, montrait leurs relations possibles, ainsi que celles des ports, avec les centres manufacturiers et agricoles. C'est ainsi qu'après s'être occupé de la navigation générale de la France, de la navigation à établir dans le nord, du perfectionnement et du prolongement du canal des deux mers, il se rapproche de son pays, écrit sur les canaux de Bourgogne, du Nivernais, du Charolois et sur la navigation de la Cure (1). Il donne la description géographique de « l'élection de Vézelay (dans laquelle il est né), contenant ses » revenus, sa qualité, les mœurs de ses habitants, leur pauvreté et » richesse, le degré de fertilité du pays, et ce que l'on pourrait y » faire pour en corriger la stérilité, et procurer l'augmentation des » populations et l'accroissement des bestiaux. » Il écrit encore sur la navigation, le commerce maritime, et même sur des matières de religion (2).

C'est aussi dans un de ses mémoires qu'on a puisé la gigantesque pensée de fortifier Paris!

Ces écrits, dont plusieurs suffiraient à la gloire d'un économiste ou d'un financier, il les intitulait modestement ses *oisivetés*, pour indiquer qu'elles n'avaient rien enlevé à l'accomplissement de ses devoirs

(1) On l'a remarqué avec raison, son tracé d'une ligne de navigation par la Cure serait encore le plus court et le meilleur pour le chemin de fer de Paris à Lyon.

(2) On a notamment un *Mémoire sur les limites de la puissance ecclésiastique dans les choses temporelles*. On pourrait presque le réimprimer comme un écrit de circonstance.

publics, mais qu'il les avait composés dans les intervalles de loisir que lui laissèrent le service de l'état et l'exercice de ses hautes fonctions. Et veuillez remarquer qu'ils forment *douze volumes in-folio* de manuscrits, ce qui fit dire que, s'il eût été possible que tous ses projets s'exécutassent, ses oisivetés auraient été plus utiles que ses travaux.

J'ai parlé du guerrier et de l'écrivain. Laissez-moi vous dire quelques mots du citoyen. Car, ainsi que le remarque l'historien du siècle de Louis XIV, Vauban a prouvé par sa conduite qu'il pouvait y avoir des citoyens dans un gouvernement absolu. Il aimait mieux servir que plaire, et sa conscience comme sa parole restèrent libres devant un monarque qui ne connaissait guère la contradiction. A Ypres, l'impatiente volonté de Louis XIV avait résolu de brusquer l'attaque d'un ouvrage avancé. « Vous gagnerez un jour, lui » dit Vauban, toujours ménager du sang des soldats, mais vous perdrez mille hommes. » Ailleurs le roi veut faire donner l'assaut et passer au fil de l'épée trois mille assiégés. Vauban combat ce projet cruel ; il représente qu'il est contraire aux lois de la guerre, et ajoute : « J'aimerais mieux avoir conservé cent soldats à Votre Majesté, que d'en avoir tué trois mille aux assiégés. » — A Cambrai, il résista encore à l'impétuosité du roi, en lui disant ; « Vous perdrez tel homme qui vaut mieux que le fort. »

On avait prononcé la révocation de l'édit de Nantes, ce crime que le fanatisme et l'ambition coalisés de madame de Maintenon, de Louvois et des Jésuites avaient arraché aux faiblesses de Louis XIV. Les Cévennes révoltées devenaient le théâtre d'une guerre civile acharnée et sanglante. Cent mille protestants abandonnèrent le sol natal pour aller demander à d'autres contrées la liberté de conscience. Le maître l'avait ordonné. Les ministres, les généraux, la cour applaudissaient. Des poètes avaient le triste courage de chanter le triomphe de la foi sur l'hérésie. Après quelques hésitations, Bossuet glorifia la persécution dans l'éloge de Letellier. Trois nobles cœurs, qu'une sorte de solidarité de vertus, une estime et une amitié réciproque unissaient, Vauban, Catinat et Fénelon, gémissaient de ces désastres. L'un deux, et ce fut Vauban, eut le courage d'être l'organe de la commune douleur et de soumettre au roi la périlleuse proposition de rétablir l'œuvre de tolérance de Henri IV. Il accompagna sa supplique du tableau touchant des persécutions et des maux affreux qu'il avait vus dans ses courses. Sa généreuse voix n'obtint que d'impuissants palliatifs.

En étudiant le mécanisme de l'impôt, il avait vu une armée de collecteurs et de sergents lancés par d'avidés traitants, s'abattre sur le pays, ruiner l'agriculture et désoler les campagnes. Son âme avait été

navrée de ce long martyr d'un peuple pressuré par le fisc et décimé par la guerre. Alors, et dans un élan de vertueuse indignation, il compose son livre intitulé la *Dîme royale*, signale les exactions des gens de finance, et, dans un plan hardi de réforme, demande la suppression des dîmes ecclésiastiques, d'une foule d'impôts onéreux au peuple et peu profitables au fisc, et propose d'y substituer un impôt unique levé au profit de l'état et basé sur les produits des terres et les revenus des professions. Il avait ajouté à son livre un Mémoire plus énergique, mais non public, ayant pour titre : « Raisons secrètes, » et qui ne doivent être exposées qu'au roi seul, qui s'opposeraient au » système de la dîme royale. »

Racine aussi avait fait un mémoire sur la misère des habitants de la campagne : un regard courroucé du maître l'avait tué. Fénelon avait rêvé un gouvernement meilleur dans son Télémaque : on l'exila dans son diocèse. Catinat délaissé expiait sa franchise sous les ombrages de Saint-Gratien. Même sort attendait Vauban. Malgré ses immenses services, une disgrâce fut le prix de son travail trop sincère. Mais, quoi qu'en ait dit Saint-Simon, cette disgrâce trouva l'âme du vieux guerrier plus énergique que celle du sensible poète ; Vauban n'en mourut pas.

Et quel désintéressement !... Enrichi par la munificence royale, il regardait sa fortune comme celle de ses frères d'armes, et quand il ouvrait sa bourse à un officier pauvre, il disait avec une délicatesse qui révèle une bonté d'âme qu'on aurait eu quelquefois peine à deviner sous la rudesse habituelle de ses formes : « Je vous restitue ce que j'ai » reçu de trop des hontés du roi. »

Cette esquisse serait incomplète, si je ne signalais à votre admiration la rare modestie qui, chez Vauban, semble rehausser l'éclat de ses mérites. Je n'en citerai que deux exemples. Quand le roi donna à Vauban le bâton de maréchal de France qu'il avait si bien gagné, Vauban fit résistance, et exposa que c'était nuire au bien du service, puisqu'il ne pourrait plus diriger de siège, le grade auquel on voulait l'élever ne lui permettant pas de servir sous les ordres d'un autre général. Louis, étonné du refus sans exemple d'une dignité recherchée par tant d'ambition, fut obligé de le vaincre par un ordre.

Quelques années plus tard, le siège de Turin était confié à l'inexpérience présomptueuse du duc de La Feuillade. Louis XIV consulta Vauban sur le plan d'attaque projeté, et Vauban saisit du premier coup d'œil les vices de ce plan. Alors, faisant taire toute vanité de grade, il s'offre comme simple volontaire pour aller diriger le siège

sous les ordres de La Feuillade. — « Mais vous ne pensez pas, lui dit
 » le roi, combien vos fonctions seraient au-dessous de votre dignité?
 » — Sire, reprit le maréchal, ma dignité est de servir l'état. Je lais-
 » serai le bâton de maréchal à la porte, et j'aiderai peut-être La Feuil-
 » lade à prendre Turin. » Ces offres ne furent point acceptées, et La
 Feuillade fut obligé de lever le siège.

Tel fut Vauban. Et ne puis-je pas dire que vous avez sous vos yeux l'un des plus grands hommes dont puisse s'enorgueillir la France !

Aussi Voltaire l'appelait « le premier des ingénieurs et le meilleur des citoyens. »

Le plus dédaigneux et le plus amer des biographes, saint Simon, l'appelle « le plus honnête homme de son siècle, le plus simple, le plus vrai, le plus modeste. »

Je terminerai par ce portrait qu'en trace Fontenelle, son ingénieux panégyriste (1) : « Jamais les traits de la simple nature n'ont été
 » mieux marqués qu'en lui, ni plus exempts de tout mélange étranger.
 » Il avait un sens droit et étendu qui s'attachait au vrai comme par
 » sympathie et sentait le faux sans le discuter. Sa vertu était en
 » quelque sorte un instinct heureux, si prompt qu'il prévenait sa
 » raison. Il méprisait cette politesse artificielle dont le monde se
 » contente; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité lui compo-
 » saient une autre politesse plus rare qui était toute dans son cœur...
 » En un mot, c'était un romain qu'il semblait que notre siècle eût
 » dérobé aux plus heureux temps de la république. »

Du moins (et c'est encore là un des privilèges de cette glorieuse destinée), Vauban n'est point descendu tout entier dans la tombe. Son œuvre lui a survécu. Elles sont toujours debout, et couvrent pour ainsi dire, d'une triple armure le cœur de la France, ces forteresses qu'il a semées sur nos frontières comme autant de refuges pour notre nationalité. Deux fois déjà le pays leur a dû son salut. Avant la mort de Louis XIV, elles ont donné à Villars le temps de vaincre dans les plaines de Denain; aux jours de la révolution, elles servirent de digue contre le torrent de l'invasion. Elles font aujourd'hui la force du présent et la sécurité de l'avenir.

Faut-il s'étonner après cela qu'en 1808 le corps du génie soit venu,

(1) Son éloge fut prononcé par Fontenelle comme secrétaire de l'académie des sciences; car Vauban était de cette académie, et lui fit plus d'honneur que personne (dit Voltaire) en faisant servir les mathématiques à l'avantage de la patrie.

par ordre de l'empereur, chercher dans nos contrées le cœur de ce grand homme pour le déposer dans le temple des Invalides, en face du cœur du grand Turenne?

DAVOUST, PRINCE D'ECKMUL.

Au moment où Vauban s'éteignait, avec le regret de voir s'achever au milieu des revers ce règne imposant dont il avait été l'un des plus brillants acteurs, toutes les autres illustrations politiques et militaires avaient disparu. Condé, Turenne, Colbert, Louvois étaient descendus dans la tombe. De toute cette éclatante pléiade d'administrateurs et d'hommes de guerre qui avaient gravité autour du soleil de Versailles, il ne restait plus que Villars, le seul qui dût survivre au grand roi. Alors près d'un siècle s'écoule avant que les administrations et les armées n'aient à revendiquer de puissantes intelligences et de grands noms (1). La France est comme épuisée; elle semble attendre que ses forces aient reparu. C'est que les nations, comme le sol, ont leurs jours de repos et de stérilité.

Mais vers la fin de l'époque où vécurent, pensèrent et écrivirent Montesquieu, Voltaire et Rousseau, le pays se retrempe tout à coup par l'explosion des idées nouvelles; la fécondité lui revient; et, du milieu du conflit qui s'est élevé entre la révolution française et la vieille Europe, surgissent des légions de soldats héroïques et des capitaines qui vont porter au plus haut degré la gloire de nos armes. Telle fut cette admirable génération de 1792, qui se leva avec tant d'ardeur pour la défense de la liberté et de la patrie; génération fortement trempée, pleine des vertus les plus mâles, animée du plus pur enthousiasme; génération d'où se sont élancés sur les champs de bataille les Masséna, les Jourdan, les Soult, les Ney, les Davoust, et tant d'autres encore!

A leur tête apparaît cette grande figure historique que rien n'a dépassé dans les annales d'aucun peuple; un de ces héros dont l'antiquité faisait des demi-dieux; aussi grand capitaine qu'Alexandre et que César, mais plus complet dans son génie, à la fois guerrier et législateur; embrassant d'un coup d'œil d'aigle tous les ressorts d'un grand empire, et faisant éclore des débris d'une révolution le plus puissant édifice administratif qui soit sorti de la main des hommes.

(1) Tungot est peut-être le seul qui mérite d'être excepté.

La couronne était venue se poser sur la tête de Louis XIV; Napoléon eut à conquérir la sienne, et à la défendre contre l'Europe coalisée. Louis XIV reflète la gloire des génies qui l'entourent; c'est Napoléon qui jette sur tout ce qui l'environne le reflet de son génie, l'éclat de sa gloire et comme l'émanation de sa puissance.

Mais ce n'étaient pas de médiocres âmes que celles des guerriers qui vainquirent dans ces combats de géants et qui, après avoir sauvé la liberté sous la république, devaient donner à l'empire le sceptre de l'Europe; ce n'étaient point des talents vulgaires et des hommes sans une immense valeur, que les auxiliaires du vainqueur d'Austerlitz, les coopérateurs de ses exploits, les exécuteurs de ses pensées. Au-dessous d'une si haute gloire, il est encore des degrés qui sont à une élévation peu commune et qui peuvent fixer les regards et l'admiration des peuples.

Aux premiers rangs de cette noble phalange apparaît Davoust.

Il eut aussi pour berceau votre arrondissement, car il naquit à Annonay, où son nom honorablement porté se retrouve encore, et a donné à notre armée des officiers de distinction.

Davoust, comme Napoléon, sortit de cette école de Brienne (1) où leur jeune imagination a pu jeter des rêves dorés sur l'avenir, mais n'a sans doute jamais été assez ambitieuse pour demander au monde des espérances ce que leur réservait le monde des réalités.

A quinze ans Davoust était déjà sous-lieutenant au régiment de Champagne-cavalerie. Les principes inaugurés par la révolution de 1789 firent battre son noble cœur, et quand la liberté menacée appela à son secours les enfants de la France, il partit, comme chef de bataillon du 3^e régiment des volontaires de l'Yonne, pour l'armée du nord; commandée par Dumourier.

Au moment de la défection de ce général, le loyal Davoust rassemble son bataillon, dont on cherchait à ébranler la fidélité, et fait retentir ces belles paroles: « Amis, vous avez entendu des insinuations » perfides. N'êtes-vous plus Français? L'honneur n'est-il plus sacré » pour vous? Si vous voulez désertir vos drapeaux pour vous ranger » sous ceux des ennemis de notre liberté, partez, moi je reste à mon » poste et j'y mourrai. » Cet appel à l'honneur français fut entendu par les volontaires de l'Yonne; ils restèrent fidèles à leur devoir et à leur pays.

(1) L'Auteur a été induit en erreur par les biographies déjà publiées. C'est à l'école militaire d'Auxerre que le maréchal Davoust a été élevé. Voir ci-dessus à la page 226.

(Note de l'Éditeur.)

C'était une belle entrée de campagne. La gloire fut fidèle à un tel début. Davoust devient promptement général de brigade, et fait avec éclat les campagnes de 1793, 1794 et 1795 aux armées de la Moselle et du Rhin, sous Moreau qui admire sa bravoure et profite de ses talents. Desaix le revendique et le conduit à cette campagne d'Égypte, chevaleresque comme les excursions militaires du moyen âge, prestigieuse comme une épopée. Il y brille à côté de Desaix, de Kléber et de Napoléon, et contribue à la grande victoire d'Aboukir.

Lorsque la monarchie fut reconstituée en France, et que l'empire organisa son imposante hiérarchie, le nom de Davoust fut inscrit dans la première et solennelle promotion de ces maréchaux destinés à devenir les colonnes de l'édifice nouveau. Austerlitz, Iéna, Friedland, Wagram furent témoins de sa valeur et de ses talents. C'est sur les champs de bataille même où se passaient les plus terribles scènes de cette gigantesque guerre, qu'il gagna d'abord le titre de duc d'Auers-taedt et ensuite celui de prince d'Eckmül. Il était parvenu à l'apogée des honneurs ; mais il n'était pas encore au terme de ses travaux et de ses services.

Un jour, le plus beau jour peut-être de sa vie guerrière, Davoust commandait vingt mille hommes. Il rencontre dans une vaste plaine quatre-vingt mille Prussiens, et, malgré la disproportion des forces, il ose engager le combat. La fortune hésite un moment ; nos troupes semblent même fléchir. Davoust se jette au milieu des ennemis l'épée à la main, l'œil étincelant, le désespoir sur le front ; nos soldats se raniment à sa vue, et la France compte une victoire de plus. Mais en parcourant le champ de bataille, le général vainqueur aperçoit une colonne qui s'élève sur un tertre. On y lisait le mot Rosbach. C'était là que Frédéric II avait vaincu l'armée de Louis XV. Peindre l'allégresse de Davoust et de ses soldats serait difficile. Le drapeau d'Austerlitz avait vengé le drapeau de Bouvines ; comme Germanicus avait lavé la défaite de Varus ! Ils détruisirent l'outrageant trophée ; mais, plus généreux que leurs ennemis, ils n'y substituèrent aucun monument qui rappelât l'injure et l'expiation.

La campagne de Russie où la nature devait abattre ceux que l'Europe ne pouvait vaincre, appela les services du prince d'Eckmül. La victoire encore fidèle à la France couronna son courage à Mohilow et à la Moskowa. Les effroyables désastres du retour trouvèrent son âme forte comme la situation, son héroïsme plein d'inspiration et de ressources. C'est à la suite de cette terrible, mais admirable retraite, qu'il établit son quartier général à Hambourg, où l'ennemi victorieux le cerne, et où, seul, sans ressource et sans pouvoir se réunir à la

grande armée, il soutient un siège qui met le comble à sa gloire militaire.

L'empire était abattu, que le commandant de Hambourg tenait encore. Les armées suédoise, prussienne et russe multipliaient les attaques et les sommations menaçantes ; leurs efforts et leurs menaces expiraient impuissantes devant cette volonté de fer et cet inébranlable courage. Le général russe Benigson revendique la place au nom du gouvernement provisoire, et Davoust répond : « L'empereur Napoléon, mon maître, ne m'enverrait pas des ordres par des officiers russes. Ainsi, je me refuse à ouvrir toute espèce de dépêche. » Il ne remit la place qu'à un général français chargé de lui apporter la notification officielle des événements de 1814, et porta modestement à sa terre de Savigny-sur-Orge ses lauriers attristés du deuil de la patrie.

Le maréchal n'était pas seulement un habile et vaillant homme de guerre, il possédait à un très-haut degré les qualités de l'administrateur. Son esprit d'ordre et de justice était poussé jusqu'à l'inflexibilité. Napoléon, qui aimait à trouver chez ses lieutenants le talent de pourvoir aux besoins civils de la conquête, lui avait confié l'administration de la Pologne, comme le sort lui avait remis le gouvernement de Hambourg. Dans ces dictatures momentanées, les déprédateurs qu'il réprima, les vaincus qu'il soumit, les mécontents qu'il sut contenir appelèrent sa probité de la vexation et sa fermeté du despotisme. Napoléon les laissa dire, et la renommée du maréchal n'en a point souffert.

Au retour triomphal de l'île d'Elbe, Napoléon appela Davoust pour réorganiser l'armée. En quelques semaines elle était prête à entrer en campagne contre l'Europe, et d'immenses réserves s'organisaient à l'intérieur !... Après les désastres de Waterloo, le prince ne désespère pas encore du salut de la patrie ; il veut, du moins, qu'on reste en armes pour négocier avec honneur. Des appréhensions se produisent contre lui à la tribune de l'une des deux chambres ; il les fait taire en s'écriant : « Messieurs, tant que j'aurai un commandement, aucun Français n'aura à craindre aucune trahison ; » et des applaudissements lui témoignent qu'on a foi à ses paroles comme à la probité de son caractère. Le commandement de l'armée, ralliée sous les murs de Paris, lui est confié. A la tête de ces héroïques débris il menaçait encore ; et obtenait la célèbre convention militaire où sa prudence eut soin d'inscrire la stipulation que « personne ne pourrait être recherché ni pour ses opinions, ni pour sa conduite politique. »

Hélas ! cette condition devait être foulée aux pieds par l'esprit de réaction ; et c'étaient les frères d'armes du prince d'Eckmül, ceux qui

n'avaient fait qu'obéir à ses ordres comme ministre de la guerre, qui allaient être victimes de cette déloyauté ! Ici le caractère du maréchal brille d'un éclat nouveau.

Ney, glorieuse victime vouée à la mort par les colères d'un parti sans grandeur et sans générosité, était traduit devant la chambre des pairs. Davoust est appelé devant le redoutable tribunal pour s'expliquer sur l'étendue que devait avoir la capitulation de Paris. Il brave les ressentiments qui l'attendent, et répond avec une courageuse franchise : « Que les puissances qui l'avaient signée s'étaient obligées » à comprendre tous les militaires qui se trouvaient alors à Paris, » dans les garanties qu'elles avaient données pour la sûreté des personnes et des propriétés. » — On veut atténuer l'effet de cette réponse et donner à entendre qu'il n'était pas en position d'imprimer un tel caractère à la convention qu'il a conclue ; on croit même l'embarasser, en lui demandant s'il était en état de faire face à l'ennemi quand il a traité. Il relève fièrement la tête, et répond avec une dignité calme qui (j'en atteste le défenseur du maréchal Ney présent en cette enceinte) fit rougir les interrogateurs et bondir les cœurs français : « J'avais soixante-quinze mille hommes d'infanterie, vingt-cinq » mille hommes de cavalerie, cinq cents pièces de canon, et toutes » les chances de victoire qui appartiennent à un général français » avec une telle armée. » Il y avait là comme un parfum de 1789 !

Un dernier trait plus honorable encore ! Tandis qu'un assassinat judiciaire mettait dans la tombe le brave des braves, Soult, Gilly, Grouchy, Exelmans, Clausel, Delamarque, le vertueux Drouot, Dejean, le colonel Marbot étaient proscrits. Le maréchal Davoust écrit au ministre de la guerre pour que l'on substitue son nom à ceux d'officiers généraux qui n'ont fait que lui obéir, et cette vertueuse épître finit par ces mots : « Vous connaissez assez l'armée française pour » savoir que la plupart des généraux qui sont signalés dans l'ordon- » nance du 24 juillet se sont distingués par de grands talents et de » beaux services..... Puissé-je attirer sur moi seul tout l'effet de cette » proscription ! c'est une faveur que je réclame dans l'intérêt du roi » et de la patrie. Je vous somme, M. le maréchal, sous votre res- » ponsabilité aux yeux du roi et de toute la France, de mettre cette » lettre sous les yeux de Sa Majesté. »

Cette belle réclamation ne fut point accueillie. Davoust rentra pour quelque temps dans la vie privée.

En 1818, il fut rappelé à la chambre des pairs où il fit entendre sur l'organisation militaire de remarquables discours dont le souvenir est acquis à nos fastes parlementaires..... Le reste de ses jours fut donné

à la bienfaisance envers tout ce qui l'entourait, aux douceurs de la famille, à l'éducation d'un fils, dans l'âme duquel il jetait les germes de ses vertus, et dont la piété filiale a voulu assister à cette solennité où la mémoire de son illustre père jette tant d'éclat...

Il y a vingt ans, un cortège funèbre gravissait les hauteurs du cimetière de l'Est; d'anciens généraux, de vieux soldats, des députés, des pairs, des notabilités de tous les rangs suivaient tristement un catafalque orné des insignes du deuil militaire. Une de nos plus pures renommées, un de nos meilleurs citoyens, le vainqueur de Fleurus, le maréchal Jourdan, blanchi par les fatigues de la guerre et par les années, laissait tomber des paroles simples, graves, émues, sur une tombe qui se fermait..... Celui qui venait d'entrer dans sa dernière demeure, sous les auspices d'un regret général, c'était votre ancien compatriote, Davoust, duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmül et maréchal de France; c'était celui dont l'image offerte à votre vénération sera religieusement gardée dans cette enceinte!

HABERT.

Le lieutenant-général baron Habert vous appartient plus intimement encore que le maréchal Davoust. Il est né à Avallon même, et c'est à Avallon qu'il fit de bonnes études terminées à seize ans et demi. Enfin, c'est aussi avec le 4^e bataillon des volontaires de l'Yonne qu'il prend son patriotique essor (1).

Sa vie publique a eu moins d'éclat que celle dont je viens de vous tracer l'esquisse; sa fortune a été moins haute. Toutefois cette honorable existence, exclusivement militaire, est riche de beaux faits d'armes, féconde en traits de bravoure, d'intelligence stratégique et de dévouement au pays. Le point de départ est la campagne de Belgique, le terme, Waterloo. C'est-à-dire qu'Habert a parcouru dans toute son étendue le cercle de notre grande période guerrière. Toujours debout sous les drapeaux pendant vingt-trois ans, il connaissait à fond la théorie et la pratique de la guerre, sous quelque aspect que la guerre se présentât; guerre maritime sur les côtes d'Irlande, où il tomba pour quelques jours aux mains de l'Angleterre; guerre em-

(1) L'honorable maire de la ville d'Avallon, M. Febvre, et le capitaine Goureau, de Vézelay, faisaient également partie de cette phalange dont le département peut s'honorer à juste titre.

portée des Mamelucks dans les plaines sablonneuses de l'Égypte; grande guerre de manœuvres et de batailles rangées en Allemagne; guerre d'embûches et de surprises en Espagne. Partout il fit preuve de cette ardeur et de cette inspiration des champs de bataille que vous voyez revivre sur une toile, due à la fois au brillant pinceau d'un artiste distingué et à la piété d'un parent (1). En un mot, Habert était un de ces officiers zélés, habiles, intrépides qui semblaient destinés à former au besoin la seconde génération des maréchaux de l'empire, si l'empire eût vécu davantage.

Le directoire l'avait choisi pour porter à travers les croisières anglaises d'importantes dépêches au général en chef de l'armée d'Orient. Napoléon le fit son aide de camp. Au retour d'Égypte il fut nommé colonel. Il affermit et honora ses épaulettes à Iéna, où il enleva six pièces de canon et un drapeau; à Eylau, où il prit le commandement de sa division à la place des généraux blessés ou morts dans cette meurtrière action; à Heilsberg, où sa belle conduite lui valut les félicitations des maréchaux et des généraux témoins de la constance avec laquelle il avait résisté aux efforts de la cavalerie russe.

Toutefois le plus glorieux théâtre de ses exploits fut l'Espagne; l'Espagne qui, violemment attirée dans le cercle d'action de la pensée impériale, avait résisté à cette violence et s'était levée en masse pour défendre sa dynastie et sa nationalité. Lutte sanglante, acharnée, impitoyable; féconde en nobles actions, et souillée par d'odieux assassinats; héroïque dans son grand jour, et trop souvent hideuse dans ses ténèbres, mais grande cependant et fécondé en souvenirs.

Tour à tour patient et impétueux, audacieux et prudent, toujours prêt pour l'attaque et pour la défense, le général Habert était éminemment propre à cette guerre. Il s'étudiait à en prévoir les incidents, à en deviner les hasards; il en aimait les périls et les émotions profondes. Il s'était fait remarquer surtout par la rare et sévère discipline qu'il maintint parmi les troupes placées sous son commandement. Un juge compétent, le maréchal Suchet, avait reconnu en lui les plus brillantes qualités de l'homme de guerre; il lui témoignait une juste confiance en le chargeant des opérations les plus graves et les plus difficiles. Il n'est, pour ainsi dire, pas une ville de l'Aragon, de la Catalogne et de la province de Valence qui n'ait vu le général Habert l'épée à la main, pas un siège auquel il n'ait pris une part active, pas

(1) M. Belloc, directeur de l'École de dessin, à Paris. — Dans son tableau, le général est représenté à cheval, dans le feu du commandement, et avec le panache noir qu'il portait toujours les jours de bataille.

une bataille à laquelle il n'ait assisté dans cette partie de l'Espagne. La belle défense de Barcelone couronne dignement cette imposante série de titres militaires, et donne à la dernière partie de sa vie un air d'honorable similitude avec la position de son compatriote Davoust, à la même époque. En effet, tandis que le prince d'Eckmül, bloqué dans Hambourg, luttait avec une heureuse constance, Habert renfermé dans Barcelone, à l'autre bout de l'Europe, assiégé par terre et par mer, justifiait le noble surnom que lui avaient décerné ses soldats, le surnom d'*Ajax de la Catalogne*. Comme le maréchal, il tint jusqu'à la fin des hostilités et ramena honorablement son armée.... Mais, s'il sortit plein de vie de Barcelone, on l'emporta mourant de Waterloo... La période des grandes guerres était terminée, et, tout en gémissant sur les humiliations et les malheurs de la patrie, les hommes qui avaient ajouté de si mémorables pages à notre histoire, n'avaient plus qu'à jouir en paix des nobles souvenirs qu'ils laissaient derrière eux.